

À plusieurs reprises, lors d'autres opérations, il détaille la bataille « dans laquelle [il est] trempé » : « Nous sommes restés trois jours à la cime d'un piton balayé par le vent (et quel vent !) à manger une quantité acceptable de poussière et nous sommes redescendus ce matin. Probablement repartirons-nous demain ou lundi au plus tard » (7 mars 1959). Lors de l'opération Jumelles, au cours de l'été et au début de l'automne, il se trouve dans le PC du général Faure, un village de tentes dressées très haut dans la montagne²⁹. Lorsque arrivent les premiers froids, « les pistes sont impraticables et Artois³⁰ doit être ravitaillé par hélicoptère ou parachutage » (4 novembre 1959). C'est dur, bien sûr. Plus dur encore qu'en France, et il évoque « l'Océan de souffrances » lorsqu'il écrit : « Je vis dans la guerre et la haine » (28 janvier 1959). Ce qui est le plus dur peut-être, c'est cette déroutante incertitude. Comme tous les soldats, Georges est sensible aux rumeurs. Même s'il tente de rationaliser, il en conclut toujours qu'il peut n'en avoir plus pour longtemps à rester en Algérie. Malgré les bruits, il fera bien ses vingt-huit mois de service et ne rentrera d'Algérie qu'à leur issue.

Les passages les plus pathétiques du roman, ceux où sont relatées les atrocités de la guerre, posent la question de la réalité, de ce qu'a vécu l'auteur de l'ouvrage. Je reviendrai sur ce point dans les derniers chapitres, mais il n'en demeure pas moins essentiel pour comprendre ce qu'a vécu outre-Méditerranée le jeune Villeurbannais. Les horreurs dont il est témoin, il les évoque dans une de ses lettres sans vraiment les décrire : « Les blessés nous sont amenés et évacués par hélicoptère. Les prisonniers nous sont également amenés et ils sont interrogés sur place selon des méthodes bien classiques (cela fera l'objet de nos futures discussions) et il y a un tas de choses encore que l'on trouve dans un PC opérationnel et qui font de lui l'endroit le plus hallucinant et le plus écœurant de la terre. On n'est pas fier d'être un homme après un jour de vie dans cette ambiance. Mais je crois que le plus écœurant de tout, c'est qu'on arrive vite à s'y habituer » (26/1/1959). Lorsqu'il croise lors de combats son ami Lenoir, tous deux se réconfortent en parlant de ces horreurs, mais l'euphémisation dans la missive est, à elle seule, un discours : « Nous avons pu discuter aussi d'un tas

de problèmes politiques et des “belles choses” que nous avons vues chacun de son côté en opération » (7/3/1959).

Le roman que Valero écrit sur cette guerre en détaille les horreurs. Il faudrait discerner, si cela est possible, le rapport entre la fiction et la réalité, les limites de l’une et de l’autre. Rien, dans ses lettres, ne permet de croire qu’il a été témoin direct d’exactions. Même son roman ne le laisse pas supposer, sauf peut-être lorsqu’il décrit avec précision la fouille de la casbah de Bordj Ménaïel, petite cité dont Albert Camus avait décrit la misère dans un reportage publié en juin 1939 par *Alger Républicain*, le journal des communistes d’Algérie³¹. Lui-même, interrogé trente ans plus tard sur l’oppression coloniale dont il a été témoin, se contente de souvenirs presque innocents en regard de la réalité de cette guerre : « Ce que j’ai vu, c’est de forcer les gens. [...] Au fameux référendum de 1958, on a forcé les gens à aller voter³². » Christian Valla a le même souvenir : « Les premières choses qu’on nous a fait faire là-bas, c’était d’aller faire voter les gens. C’était, je pense, le referendum de 58. [...] On arrivait dans les villages, il n’y avait que des femmes et des enfants. On les embarquait dans des camions, on les amenait à Tizi Ouzou pour les faire voter. » Pour Christian Valla, il s’agit du référendum du 28 septembre 1958, où le « Oui » obtient en métropole 80 % des suffrages exprimés et 95 % en Algérie, ce qui permet au *Monde* de titrer « Algérie : vote favorable et massif des musulmans³³ ». Autour de Tizi, des soldats tracent pendant une semaine de grandes inscriptions à la peinture : « Oui au référendum – Oui au Général³⁴. » Mais Georges est à ce moment-là dans le midi de la France ; il n’arrivera que sept semaines plus tard en Algérie. Peut-être la scène qu’il évoque se déroule-t-elle moins d’une semaine après son arrivée, puisque les élections législatives ont lieu les 23 et 30 novembre, qui donnent une très large majorité à l’UNR gaulliste alors soucieuse de conserver l’Algérie française³⁵. Peut-être retrouve-t-on dans ce témoignage le reflet d’une démarche proche de celle du roman qui s’appuie sur ce que lui ont raconté d’autres soldats. Peu importe au demeurant, ce qui compte, c’est qu’il n’est pas capable de raconter de véritables exactions lorsque, trente ans plus tard, un jeune journaliste le lui demande.

traditions de notre service public et de l'esprit postier » ; là, ils ont l'impression que les traditions ne sont plus de mode.

Christian Valla, partisan en ce printemps d'une grève avec occupation, se souvient :

En soixante-huit, le PC a beaucoup traîné les pieds pour qu'on rentre dans l'action ; ça nous plaisait pas, c'est des choses qu'on comprenait pas bien. Finalement, Loulou Viannet, secrétaire départemental, était assez offensif, beaucoup plus que les vieux militants de l'époque. Le secrétaire [du syndicat] de Lyon-gare, au début, n'a pas voulu prendre la parole, alors que ça chauffait pas mal. À partir de là, c'est un jeune copain qui a pris la parole, et on s'est mis en grève⁷⁵.

Les journaux du lendemain nous permettent de savoir qu'à Lyon-gare, la grève commence le vendredi 17 au soir. À ce moment-là, quelques jeunes militants, dont Georges et Michel, tentent de substituer à la bannière nationale « le drapeau rouge, emblème de l'Internationale ouvrière. Les vieux staliniens du syndicat s'y opposèrent encore », note Valero. Ribouton se souvient de Georges enlevant le drapeau tricolore pour le remplacer par l'oriflamme écarlate. Il intervient : « Non, le drapeau rouge, on le mettra quand on aura réuni le personnel, on décidera, c'est une démarche qu'on fera ensemble, mais on impose pas le drapeau rouge comme ça⁷⁶. » Du coup, aucun drapeau ne flotte à l'entrée du centre pendant tout le mois de mai.

Chaque jour, à 17 heures, les membres du bureau départemental font le point à la Bourse du travail où, tous les soirs, peuvent se réunir les postiers cégétistes qui ne sont pas en train d'occuper. À 21 heures, chaque soir, dans le bureau du chef de centre de Lyon-gare, se réunissent autour de Charly Rossez les membres de la commission exécutive de la CGT, dont quelques militants à peine trentenaires qui observent avec beaucoup de sympathie ce qui se passe dans les facs : Christian Valla, Michel Barroil, Georges Valero que montre une photographie prise lors d'une de ces réunions, se tenant le menton tandis que parle Rossez. On diffuse les diverses informations, on fait le point sur l'occupation, on dispense les consignes de sécurité. De véritables barrages de sacs postaux et de chariots permettent une défense du centre. On s'attend, notamment à partir de la fin du mois et de la manif gaulliste, à devoir

recevoir les flics ; prudents, ceux-là préféreront aller évacuer le centre de chèques postaux. Au reste, les alertes sont peu nombreuses, bien en deçà de ce qui peut se passer dans d'autres secteurs. À peine trois non-grévistes ont-ils un jour la mauvaise idée d'aller au transbordement voir ce qui s'y passe. Mal leur en prend, car quelques jeunes postiers de l'entrepôt, fort vindicatifs, les coincent en empilant des sacs contre les portes. Ce sont les militants de garde qui doivent aller les libérer, et ils s'enfuient sans demander leur reste. C'est également au cours de ces réunions que sont mis au point les tours de garde : la nuit, les militants se relayent toutes les demi-heures par groupes de deux à l'entrée et au parc. La durée de chaque tour de garde témoigne de la volonté pédagogique des militants de faire participer chacun. Les consignes sont affichées avec la liste des militants de garde : « Soyez vigilants, ne partez pas avant l'heure, n'oubliez pas de signer les feuilles de présence. » Quelques commissions tentent également, toujours avec cette fonction éducatrice, de mettre au clair les revendications, d'établir les nouveaux services, une nouvelle organisation du travail. Et puis l'on joue aux cartes, tout au long de « soirées coincées non-stop ». Certains ont apporté un petit jeu d'échec « de voyage », innovation de cette société de consommation. Plus prosaïquement, les traditions lyonnaises sont respectées et de longues parties de boules disputées rue Gilibert et rue Dugas-Montbel, devant le centre. Pour ces travailleurs de nuit, la grève, malgré l'occupation, change le rythme de la vie. On occupe, on est là, mais la nuit, après les manifs, après les soirées, on s'assoupit. Du coup, la journée est vécue autrement. Car l'occupation n'est pas un siège, un roulement permet une certaine rotation, selon des rythmes déjà connus : « On occupait, mais on y allait les jours de travail. » Surtout, dans la continuité de l'engagement culturel au sein du syndicat, et ça, tous s'en souviennent, le centre s'ouvre à des hommes de lettres, des gens de culture. Comme dans d'autres usines occupées, le Théâtre de la Cité est reçu à Lyon-gare. Une photographie publiée trente ans plus tard par la CGT⁷⁷ montre Roger Guillaumat dans une salle de tri, au milieu des casiers, en train de lire devant un parterre d'hommes attentifs les contes de Dickens, ou de Maupassant selon les témoignages, les deux sans doute qui font partie de son répertoire. Roger Planchon, Patrice Chéreau passent également au centre. Le

ciné-club y fonctionne pour quelques soirées, avec projection de film et discussion dans la grande salle de tri. Un orchestre et la chanteuse Mireille Rivat viennent aussi égayer l'occupation.

Comme dans la plupart des sites industriels et administratifs occupés, la CGT et le PC tiennent fortement la boîte. Lorsque la grève est partie, et avant le vote qui y mettra fin, Georges ne s'oppose pas ouvertement à la direction syndicale : « C'était un peu larvé, dans les discussions. C'était pas très net, comme les interventions qui se font dans les réunions. Il mène un peu un travail de sape auprès des gens⁷⁸. » Ils sont d'ailleurs un petit groupe d'une dizaine de jeunes militants cégétistes à être avec lui, dont bien sûr Michel, mais demeurent, à Lyon-gare, largement préoccupés de faire venir des gens de théâtre, d'organiser des débats culturels. « Ce n'était pas très bien vu par les gens de la CGT, notamment ceux du PC, qui n'appréciaient pas trop », se souvient un militant alors à la CFDT. Toujours craintifs devant les velléités subversives d'étudiants et autres intellectuels, quelques militants communistes appréhendent en effet quelque peu la contagion d'une éventuelle révolution culturelle tandis que les péripéties du ciné-club⁷⁹ ne sont pas oubliées. Nonobstant, ce serait un singulier contresens que d'imaginer les leaders de la CGT opposés à ces manifestations qu'ils ne manquent pas de promouvoir. De telles séances ont lieu, un peu partout en France, dans les usines occupées où gens de lettres et de scène viennent apporter leur soutien. Les centres de tri postal n'y échappent pas, même lorsque la police en a vidé les grévistes. Maxime Vivas, un des leaders cégétistes de Paris-Brune, a ce souvenir :

La maison des jeunes et de la culture de la porte de Vanves prêta des projecteurs et des films (*engagés*, mais respectueux de l'équilibre Est-Ouest) : John Steinbeck, *Les Raisins de la colère*, Eisenstein, *Le cuirassé Potemkine*... Les projections en plein air étaient ouvertes à la population du XIV^e arrondissement qui découvrait à cette occasion les postiers : chaleureux, rieurs et cinéphiles⁸⁰.

Dans son premier numéro de juin 1968, l'hebdomadaire de la CGT consacre deux de ses 32 pages à ces rencontres : « Le théâtre à l'usine⁸¹ ». Les relations de Georges lui permettent de contacter tous ces gens qu'il fait venir au centre. Charly Rossez se souvient bien de son rôle : « Il a eu des initiatives intéressantes. Il était très inféodé au milieu culturel

père pour qu'il ait vraiment eu le temps de leur apprendre ce qu'il sait du cinéma, mais au moins leur a-t-il, à eux aussi, transmis la passion des images.

C'est un article du *Monde* qui souligne en 1964 leur influence entre Rhône et Saône : « Lyon est une des cités où le développement des ciné-clubs est le plus important. L'expansion a été rapide : une vingtaine en 1959 ; 88 aujourd'hui¹⁸. » Sans pouvoir en faire l'inventaire, l'historienne Valérie Pourret constate la diffusion de ces structures dans la première moitié des années soixante. Et elle se plaint d'« une certaine invisibilité concernant les sources sur les ciné-clubs à Lyon¹⁹ ». Cette invisibilité est totale pour le fameux « ciné-club de la Fédération postale », dont on m'a tant parlé. Les archives de la Fédération postale CGT ni celles des différents instituts d'histoire sociale de la CGT ne recèlent rien à son sujet. Quant aux archives du syndicat CGT des PTT du Rhône, je les ai cherchées en vain deux jours après le début du siècle. Je suis allé de bon matin, car même un 3 janvier les syndicalistes se lèvent de bonne heure, à la Maison des syndicats des postes, rue Pierre-Delore, dans le huitième arrondissement de Lyon, un local que les militants ont en grande partie construit de leurs mains au début des années quatre-vingt. Le siège des syndicats était avant 1979 à la Bourse du travail. Comme toujours, le déménagement s'est fait en n'emportant que l'indispensable, le reste devant être acheminé lorsque l'on aurait un peu de temps pour s'en préoccuper. Une fouille minutieuse des archives de ces syndicats m'a permis de me rendre compte qu'elles ne recèlent pas grand-chose qui soit antérieur à 1977, à peine quelques cartons sur la période 1974-1975. Donc rien sur le ciné-club. Quelques militants m'ont expliqué que les vieilles archives, en attendant d'avoir le temps de les amener à la Maison des syndicats et parce qu'il fallait dégager les bureaux de la Bourse, ils les ont entreposées dans le café d'un copain. Edmond était manutentionnaire de nuit à Lyon-gare et syndiqué ; sa femme tenait un bistrot, devenu vite l'annexe du syndicat, à l'angle de la rue Mazenod et de la rue Voltaire. « Allez voir chez Raymonde, c'est dans la cave », m'indiquait-on sans plus de précision. Je me rends sur-le-champ à l'endroit indiqué. Il y a quatre angles à ce carrefour. La Bourse du travail,

un immeuble récent d'habitation, et deux bistrots, « La Bourse » et « La petite Bourse ». Je vais boire un coup à la Bourse et m'enquiers de ce qu'il y a dans leur cave. La patronne, d'abord surprise mais vite convaincue par mes explications, me raconte que, il y a quelques années de cela, le plancher de l'établissement s'est effondré et qu'il a fallu dégager tout ce qui, sous les gravats, était à la cave, mais qu'elle n'avait pas souvenir d'y avoir vu le moindre papier. Je traverse la rue et recommence avec le patron de La petite Bourse. Lui se souvient bien d'Edmond et de Raymonde, qui ont tenu ce café concurrent quelque temps lorsqu'il est arrivé, il y a une vingtaine d'années, puis se sont retirés dans leur campagne. Le pâté de maison a été démolì, me dit-il en me montrant l'immeuble neuf. J'ai appris plus tard que, lorsqu'il est parti, Edmond a insisté pour que ses camarades viennent chercher les archives du syndicat. Mais quel intérêt tout cela pouvait-il avoir ? Alors, il a laissé tomber. Les vieux papiers sont partis à la benne au moment de la démolition. Du coup, je ne peux m'appuyer pour évoquer ce ciné-club que sur quelques papiers de Georges, de Michel Barroil, des témoignages.

Des témoignages, mais aussi un passage d'un roman de Georges. Rilloux, le héros syndicaliste de *Dans un bien-être sûr*, tente de convaincre les jeunes postiers de la nécessité d'un engagement. Sur les conseils d'un « vieux militant, usé, voûté, très chauve, des rides profondes au front et sur les joues », il crée une « commission des jeunes ». Mais il passe son temps à « déclarer l'association sportive à la préfecture, trouver des équipes, organiser un championnat, se procurer des maillots, des chaussures, des ballons, aller mendier un terrain chez monsieur le maire, et les arbitres, et les assurances ». Quelques-uns adhèrent bien au syndicat, six ou sept assistent aux réunions de la commission des jeunes, et l'aident même à organiser des sorties ou des boums, « mais on n'y causa jamais de politique, ni d'annihiler, de quelque façon que ce soit, le prolétariat et le salariat ». Rilloux, qu'on appelle le grand Michel, s'en plaint à un syndicaliste postier influent : « Faut faire un ciné-club, dit Vinay. Là, on causera. » Alors, le militant qui « parl[e] de révolution aux mi-temps des matchs » et « ven[d] *l'Humanité* sur les pistes de ski » se lance dans le septième art :

d'une œuvre littéraire est toujours un exercice singulier, en tous les sens du terme. La relecture est autre, et à cette nouvelle expérience on perçoit à quel point une œuvre échappe à son auteur.

Denise et Joseph lui en ont conseillé l'écriture : « Écris-le si tu ne veux pas devenir dingou. » Du coup, du moins dans un premier temps, il conçoit en partie l'ouvrage comme collectif, comme un trait d'union entre Lyon et Tizi. À tel point qu'il lui arrive de parler de « notre livre » (30 mai 1959). Faire quelque chose ensemble, c'est n'être point séparés. Très vite, cependant, il se réapproprie cet ouvrage. « Je ne veux pas, moi, te donner mes impressions sur ce premier chapitre. Elles pourraient fausser les tiennes. Toutefois, je peux te dire que j'en suis satisfait. Il y a bon nombre de choses qui clochent et qu'il faudra revoir mais l'ensemble, à mon avis, est une bonne chose » (29 mai 1959). Les appréciations, les conseils de Denise permettent d'ailleurs de prendre en compte la dimension collective du projet de roman, du moins telle qu'elle apparaît lors des premières semaines de sa genèse. « Tu as écrit un interchapitre admirable » (26 octobre 1959). En disant que faire, elle fait quelque peu : « N'écris pas, contente-toi de réfléchir, de noter, de classer. Ce ne sera pas du temps perdu, tu retrouveras les effets bénéfiques de ce travail préalable [...]. Un travail comme le tien ne supporte pas d'être pressé ; le temps bien sûr joue un rôle important mais ne doit jamais être tyrannique » (18 juin 1959).

La trame d'une des lettres du romancier souligne la nature qu'il assigne au roman. Il décrit une opération, les lieux, les actions, son activité : « Depuis la fin de l'opération, le travail est pratiquement tombé à zéro et cela me laisse passablement de loisir pour la chose. La transition n'est pas trop mauvaise, n'est-ce pas ? » (4 novembre 1959). Il en écrit, dans le roman, plus qu'il n'en a vu. Mais ce qu'il décrit, il l'a vécu. C'est dans les transmissions, par le central téléphonique, qu'il « appren[d] des tas de choses intéressantes. Entre autres, qu'à deux kilomètres de notre camp, trois monteurs des PTT se sont fait égorger hier, que la micheline Alger-Tizi a été arrêtée parce que le viaduc a sauté à une dizaine de kilomètres de chez nous. Le maire de Tizi s'est fait tuer, il y a quelques jours, etc. » (4 février 1959). Dans certaines lettres, les descriptions annoncent ce que l'on retrouvera dans le roman : « Je suis de garde aujourd'hui. C'est donc du poste

de police que je t'écris. C'est un lieu calme, tranquille, perdu entre de hauts eucalyptus qui déjà, ici, sont tout heureux d'abriter le monde des oiseaux qui chantent à tue-tête leur joie de retrouver le printemps. Car nous sommes au printemps, ici, en Kabylie, et sans doute peux-tu imaginer ce que cela a de beau, le printemps en montagne. Les cigognes sont revenues, du sud, les champs sont recouverts de jonquilles et de pâquerettes » (4 février 1959). Dans ses lettres, il se révèle fort sensible à la flore, à la faune, éléments importants du décor, de l'ambiance du roman.

L'écriture se fait sur papier ministre à petits carreaux, de 5 mm. Les pages sont écrites, recopiées, parfois en plusieurs exemplaires à l'aide de papier carbone. Dès la mi-mai, il espère avoir terminé l'écriture du premier chapitre. Il l'achève en véritable stakhanoviste, y passant la dernière nuit. Il semble d'ailleurs, les moments d'intense rédaction se situant à des fins de mois ou de quinzaine, qu'il se soit donné des objectifs en termes de temps. Il apparaît également qu'il a, comme tous les auteurs, quelque peine à les tenir. Les envois s'effectuent de manière surprenante, dans une atmosphère de complot, et l'on peine quelquefois à s'y retrouver lorsque deux lettres partent en même temps à la même adresse, l'une à Mme Valero Georges et l'autre à Mme Valero Denise. « Tout mon chapitre y sera. Il représente à peu près vingt pages d'un livre normal. » Une troisième contient la dernière partie, et Denise a comme consigne d'ouvrir en même temps les trois enveloppes qui contiennent « trois grandes pages numérotées de 1 à 12 ». Elle en est la première lectrice, pour une démarche qui souligne la volonté de l'auteur de tenir compte de ses lecteurs. Il écrit pour lui, certes, mais il écrit également pour ceux qui le liront : « Je te demande de lire lentement et avec attention [ces pages]. Je te demande de noter tes impressions au fur et à mesure de la lecture si tu as le temps. Je te demande de [...] relire une seconde fois rapidement et de noter tes impressions d'ensemble. Ensuite, envoie-moi toutes ces impressions. Que penses-tu de cette méthode ? » (29 mai 1959). Il garde un autre exemplaire de son texte dans ses affaires, et lorsque Denise lui fait parvenir son avis après une première lecture, il le lit à son ami le sergent Lenoir pour écouter ses réactions. Il ne le lui fait pas lire, il le lit. À haute voix.

Pour Jules, le fait d'être juif est essentiel, mais ce n'est que lors de la dernière décennie du siècle et après la mort d'Ita qu'il accorde une place plus importante à la religion.

Je ne sais pas quand il est reparti [du PC]. Il en est reparti à cause d'Israël. Sans être sioniste fervent, il était quand même pro-israélien. Une fois, il y avait une fête du PC. Ma mère m'a raconté que, lors d'une discussion, un intervenant leur a dit : « Vous êtes français ? Alors pourquoi vous soutenez Israël ? Si c'est votre pays, vous n'avez qu'à y retourner. » Ils ont pensé que ce n'était pas possible que, là, on leur dise des choses pareilles⁶⁶.

Même le rapport que Georges entretient, par ses amis, ses proches, à Israël ne doit pas grand-chose à cette dimension. L'intérêt qu'il manifeste pour le conflit du Proche-Orient et les positions plus raisonnées qu'il prend, moins caricaturales que dans les mouvances qu'il fréquente, passent par une appréhension approfondie, dans la droite ligne des discussions du temps de *Parti pris* et de la rue Pierre-Blanc, lorsque Denise se posait la question du sionisme avec son amie Régine Chanin : « On était dans le même mouvement de jeunesse juive de gauche, et pour elle ça a été très dur que je ne devienne pas sioniste », se souvient Denise. Régine s'installera en Israël, y mènera des recherches, notamment sur la mémoire collective, et écrira l'ouvrage de référence sur l'image du juif dans le cinéma nazi⁶⁷. D'où cet intérêt chez Georges pour la question d'Israël, manifesté autant par l'article qu'il écrit dans *La Vie lyonnaise* que par les mentions marginales dans un livre d'André Barjonet, où Georges relève les propos à la limite de la démente tenus par Benoît Frachon à propos des « Français qui pensent qu'Israël n'est pas l'agresseur⁶⁸ ». Intérêt, expérience, réflexion pas très éloignés de ce que connaîtra une quinzaine d'années plus tard Thierry Jonquet et qu'il raconte dans un ouvrage autobiographique⁶⁹. Toujours est-il que, pour Georges, si tout cela lui a donné des éléments d'une approche géopolitique conséquente, la dimension théologique ne l'a pas enfiévré.

« Les chars russes ! » Georges ne peut s'empêcher de retenir un cri, ne peut faire grâce de cette plaisanterie. Il vient, ce matin-là, d'ouvrir sa fenêtre et voit quelques véhicules de l'Armée rouge en bas de chez lui. Nous sommes en 1986 et, parce qu'il trouve à cette ville des airs

de Prague, Philip Kaufman a choisi Lyon pour tourner l'adaptation cinématographique du roman de Milan Kundera, *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. Parmi les figurants qui manifestent au milieu des tanks soviétiques, quelques copains gauchistes de Georges. Même lorsqu'il se retrouve ainsi à Prague, sauf pendant ses années d'armée, Valero vit à Lyon et dans son agglomération. Il n'est pas l'écrivain d'une ville ou d'un quartier, comme Louis Guilloux l'est de Saint-Brieuc ou Léon Frapié de Ménilmontant. Peu de références lyonnaises dans le roman algérien, même dans les épisodes métropolitains. Quelques renvois rapides à la toponymie ou à un ciné, mais pas plus. La scène à l'hôpital militaire évoque Desgenettes (qui n'est pas nommé), sans autre raison que la courte expérience de l'auteur. Même les manifs y sont parisiennes. Rien d'étonnant, le roman algérien n'est pas un roman lyonnais. « La vie quotidienne de postiers du centre de tri de Lyon par l'un d'entre eux », la bande du livre suivant annonce le lieu. Et là, tout est lyonnais. Les noms des salles de spectacle (*La Cigale*, *L'Eldorado*), la gare de Perrache, la plate-forme de la ficelle (c'est ainsi que les Lyonnais appellent le funiculaire) de Croix-Paquet, les toits de Saint-Bonaventure et le chocolat que l'on boit sur la terrasse des Galeries. On y entend la cloche des Chartreux, on fait un tour vers Fourvière, on emmène sa femme voir le défilé militaire place Bellecour, on y lit *Le Progrès*, au moins les aventures du professeur Nimbus qui, en ces années soixante, y dispute à Superman quelques cases de bande dessinée. Le Lyon de ce roman est celui de l'année du lycée (l'environnement d'Ampère y est égrené), celui de la rue Pierre-Blanc (on s'y balade beaucoup à la Croix-Rousse), un peu celui de Perrache et du centre de tri. C'est un roman lyonnais, d'un Lyon où, malgré la prédominance de quelques endroits, l'ensemble de la ville, de la Guillotière à l'île Roy, est évoqué, à tel point que je me suis demandé en dressant une carte de l'imaginaire lyonnais de ce roman s'il n'y avait pas une volonté de l'auteur. Mais Lyon est une grande ville encore assez petite pour permettre de partout s'y baguenauder. Pour Paris, ce n'est déjà plus le cas, à tel point que des quartiers peuvent être complètement absents de l'œuvre de Simenon.

Dans le roman précédent, Paul pour tromper le temps se crée un petit jeu avec ses lettres : « Je prends le secteur 87, mon adversaire le 89. »